

JOËLLE MOROSOLI

# Il faut passer par les nuages

Par Bernard Lévy

**JOËLLE MOROSOLI**

**IMPOSSIBLE**

Sculptures/installations

Chapelle historique du Bon-Pasteur

100, rue Sherbrooke Est

Montréal

Tél.: 514 872-5338

**Du 1<sup>er</sup> octobre au 1<sup>er</sup> novembre 2015**

Bien connue pour ses sculptures/installations en mouvement prônant une esthétique de la contrainte, Joëlle Morosoli propose, pour la première fois, des œuvres dont la structure est fixe. *Impossible*? Tel est du moins le titre de son exposition.

Depuis plus de vingt ans, si l'on excepte ses réalisations d'art intégré à l'architecture, Joëlle Morosoli conçoit et réalise des sculptures et des installations toutes dotées de mouvement. La portée de leur propos (essentiellement une réflexion sur l'esthétique de la violence) chevillée au raffinement et à l'originalité de leur construction est à l'origine de la notoriété internationale de l'artiste.

Et voici que, pour la première fois, Joëlle Morosoli met sur pied une exposition constituée de sculptures fixes. Dérogerait-elle ainsi aux lignes créatrices qui jusque-là ont établi son champ de recherche distinctif? Pas vraiment. L'artiste rappelle que ses productions sont attachées à l'expression, par le truchement du mouvement, des notions de contraintes matérielles (à commencer par l'élaboration technique de ses œuvres marquées par un souci d'élégance et de fluidité) et les notions psychologiques qu'elles véhiculent: les angoisses, les interdits, les oppressions.

À observer l'exposition *Impossible*, il est clair que la contrainte est le sujet des quatre pièces qui la composent. Dans chaque cas, un dispositif constitué d'échelles de bois entrave la mobilité d'un personnage qu'elles emprisonnent. Mais le tout est fixe.

**Des contraintes, toujours des contraintes**

Avant d'aborder la symbolique de ces installations, il convient de revenir sur l'idée que Joëlle Morosoli se fait de l'art de la sculpture, perçu par elle en tant que « moyen de traduire le rapport humain à l'espace et au temps ». De l'Antiquité à l'ère moderne, elle constate que l'œuvre sculptée souffre de ne pas être animée. De Praxitèle à David Altmejd, le sculpteur pallie ce manque par toutes sortes de subterfuges. Par exemple, il capte le geste de ses figures de telle sorte que le spectateur en imagine le prolongement, il introduit des effets de déséquilibre, il met ses formes et ses structures en tension, il insère des déformations subtiles ou exagérées, il campe des postures théâtrales, il juxtapose des éléments qui construisent une suite narrative, etc. Mais surtout, remarque Joëlle Morosoli, la sculpture fixe entraîne l'observateur à bouger, à déambuler autour d'elle. En revanche, la sculpture mobile provoque l'arrêt de celle ou de celui dont elle appelle l'attention.

À la suite de Rodin, au début et tout au long de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, beaucoup de sculpteurs se sont ingéniés à produire des œuvres dont les contorsions ou les formes circulaires chantournées ou spiralées invitent l'œil à en suivre les contours et, par là, à souscrire à l'illusion (c'est une convention) du mouvement.



*Impossible II*, 2015  
Bois verni et teint,  
tubes de carton  
360 x 290 x 244 cm



*Rafale*, 2015  
Bois, plaques de cuivre peintes, photographies,  
mécanique, moteur, minuterie  
74 x 35 x 8 cm

Cette attitude sera contredite au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, les mobiles d'un Calder et, plus encore, les montages motorisés d'un Tinguely se posent comme des discours critiques de la sculpture. Même s'ils traitent parfois des sujets graves, comme la mort, ils procèdent selon un mode souvent ludique, léger, voire ironique. C'est le ton parfois moqueur qu'adopte aussi Joëlle Morosoli pour traduire des sensations d'anxiété et de peur. Elle extériorise la violence qui accompagne le passage de l'état statique à la mise en mouvement, le passage de la parole aux gestes à partir de situations où elle rend perceptible la conjugaison de forces qui s'érigent comme d'irrépressibles contraintes.

### La force de l'inertie

*Pièces/Pièges* (1991), *Le sablier de l'angoisse* (1998), *Allégorie de la contrainte* (2000), *Traquenard* (2013) : il suffit d'énumérer quelques-uns des titres d'expositions d'installations en mouvement montées par Joëlle Morosoli au fil des années pour ne pas douter des intentions de l'artiste. Or, c'est exactement le même projet, rendre « proprioceptive la contrainte », qui sous-tend les quatre installations *Impossible I, II, III et IV*. La différence par rapport aux sculptures en mouvement tient au fait que l'artiste tire parti non de la dynamique de ses installations, mais de la force d'inertie dont elles attestent l'effet oppressif. Dans tous les cas, deux échelles se concertent pour emprisonner un personnage. Elles sont imbriquées de telle sorte que, non seulement elles l'empêchent de gravir les barreaux et entravent son ascension, mais qu'elles le paralysent et qu'il meurt comme une mouche prise dans une toile d'araignée.

En s'emparant de l'échelle, objet communément perçu comme un instrument de promotion ou de libération, l'artiste en contrarie l'image symbolique. Pire encore, le personnage piégé est recouvert d'éclisses de bois qui lui donnent l'aspect d'un ange. C'est donc un envoyé du ciel que les échelles asphyxient; elles rendent *impossible* son retour au paradis céleste. Libre à qui le veut de voir dans ces mises en scène des autoportraits de l'artiste en ange opprimé ou bien une perception de la condition humaine assimilable à celle d'un Prométhée puni pour avoir volé le feu aux dieux. Le supplice est d'autant plus cruel qu'il provient d'objets d'apparence fragile, en bois léger, que nul ne soupçonnerait d'une telle férocité.



*Souffle*, 2015  
Bois verni, plexiglas, mécanisme, moteur, minuterie  
67 x 50 x 7 cm

### La douceur des bas-reliefs bleus

Joëlle Morosoli n'aura pas longtemps délaissé le mouvement qui caractérise si bien ses sculptures/installations puisqu'elle vient de produire une série de treize bas-reliefs animés regroupés sous le titre *Nuages*. Ils sont de dimensions modestes : de l'ordre de 70 x 35 cm avec une profondeur de 7 cm pour y loger, comme dans un boîtier, un moteur électrique silencieux. Les éléments qui constituent ces œuvres s'inscrivent dans les contours d'un nuage, libres ou bien arrimés sur un support rectangulaire. Ils sont destinés à être accrochés au mur comme un tableau. Mais, contrairement à un dessin ou à une peinture, les formes sont en plexiglas et tournent sur elles-mêmes, composant des figures abstraites, des visages ou des paysages. Obstinément, ils se font et se défont.

Les pièces de ces « murales », comme les appelle Joëlle Morosoli, tournent lentement comme une séquence de cinéma filmée au ralenti. Avec grâce, elles voilent et dévoilent un arrière-plan de formes abstraites ou d'espaces reconnaissables. Dans des gammes de bleu, parfois fluorescent, certaines pièces de plexiglas offrent un chatoyement de plumes (*Souffle*, *Course des nuages*), d'autres étalent un visage qui se décompose et se recompose sans vraiment faire peur (*Brouillard*, *Rafale*). Une fois encore, Joëlle Morosoli choisit le mode de la fantaisie ludique pour traquer les limites de l'art de la sculpture. Avec la connivence, bien sûr, de ses spectateurs et le sourire en prime. ●



### NOTES BIOGRAPHIQUES

Joëlle Morosoli mène une triple carrière d'enseignante, d'artiste en arts visuels et d'écrivain. Titulaire d'un doctorat en Esthétique, sciences et technologie des arts (Université Paris 8), elle est professeure d'arts plastiques au Cégep de Saint-Laurent. Parmi ses ouvrages littéraires, son roman *Le sablier de l'angoisse* lui a valu le deuxième prix Robert-Cliche. Elle a cofondé la revue *Espace*, périodique consacré à la sculpture. Son essai *L'installation en mouvement. Une esthétique de la violence* (Éditions d'art Le Sabord, 2007) explicite en détail le sens de ses créations. Elle compte une trentaine d'expositions individuelles montées au Canada et dans divers pays étrangers : Suisse, France. On peut voir une vingtaine de ses œuvres intégrées à l'architecture d'édifices publics (bibliothèques, hôpitaux, écoles), principalement au Québec.

## Sculpture, sculpture, dis-moi...



Photo: Bianca Diorio

Sculptures, installations, automates, architectures : les œuvres qui s'inscrivent dans l'espace et la durée occupent une large place dans ce numéro d'été.

Et si les plâtres de Rodin n'étaient pas des brouillons, mais des œuvres à part entière quand bien même ils se rangeraient parmi les « inachevés » comme beaucoup d'autres modelages du maître ? Belle question. La réponse affirmative soutient la thèse que formulent et qu'illustrent Catherine Chevillot, directrice du Musée Rodin, et Nathalie Bondil, directrice du Musée des beaux-arts de Montréal, en présentant l'exposition *Métamorphoses. Dans l'atelier de Rodin*. Dans le même esprit et emboîtant le pas à quelques-uns de leurs collègues, les deux conservatrices décèlent dans les fragments (pieds, mains, bras) isolés ou très visiblement soudés à des corps mutilés, les traces volontairement visibles travail d'amputation et de rapiéçage du sculpteur. Elles y perçoivent les prémisses d'une modernité, voire d'une postmodernité, dont Rodin pourrait se revendiquer comme l'un des précurseurs. Pour séduisantes qu'elles soient, ces idées restent discutables au regard du parti pris de vérisme – propre à leur temps – que crient la plupart des créations d'Auguste Rodin. Vous en jugerez peut-être. Il y en a près de 200 à voir au MBAM.

Parallèlement, d'heureuses circonstances réunissent à Montréal deux sculpteurs dont les œuvres offrent un contrepoint par leur modernité (incontestable celle-là) à la théâtralité un peu emphatique parfois de Rodin. En effet, dans des styles diamétralement contradictoires – c'est un des charmes de l'art contemporain – vont se succéder les installations époustouflantes de baroque de David Altmejd regroupées sous le titre *Flux* au Musée d'art contemporain de Montréal (du 20 juin au 13 septembre) et les sculptures sobres et ironiques de Joëlle Morosoli réunies sous l'appellation *Impossible* (du 1<sup>er</sup> octobre au 1<sup>er</sup> novembre) à la Chapelle historique du Bon-Pasteur. L'un étale à profusion un théâtre non exempt de cruauté, l'autre instille des sentiments d'anxiété et d'angoisse avec une désinvolte mais implacable légèreté. Or, si Altmejd s'ingénie à nier la mort en insistant sur les mutations qu'adopte la vie (au sens biologique), Morosoli n'hésite guère à dénoncer son caractère inéluctable et sans appel. Mais sans tristesse ni chez l'un ni chez l'autre comme vous pourrez le constater à la lecture des propos de David Altmejd et du commentaire portant sur les œuvres récentes de Joëlle Morosoli.